



Aethiopica 7 (2004)

International Journal of Ethiopian and
Eritrean Studies

JOSEPH TUBIANA, Institut National des Langues et
Civilisations Orientales (INALCO), Paris

Review

SIEGBERT UHLIG (ed.), *Encyclopaedia Aethiopica. Volume 1: A–C*

Aethiopica 7 (2004), 194–211

ISSN: 1430–1938

Published by
Universität Hamburg
Asien Afrika Institut, Abteilung Afrikanistik und Äthiopistik
Hiob Ludolf Zentrum für Äthiopistik

Reviews

SIEGBERT UHLIG (ed.), *Encyclopaedia Aethiopia. Volume 1: A–C*, Wiesbaden: Harrassowitz Verlag, 2003. 846 pp., XXXII, 392 fig. Prix: € 78,-. ISBN: 3-447-04746-1.

L'année 2003 sera sans aucun doute une date importante dans l'histoire de la civilisation éthiopienne. C'est en cette année qu'a été publiée la première encyclopédie éthiopienne, grâce aux efforts, à l'énergie et à la persévérance de notre ami Siegbert Uhlig et son équipe éditoriale, au soutien qu'il a su obtenir de l'Université de Hambourg, et du *Deutsche Forschungsgemeinschaft* et aussi à l'engagement de l'éditeur Harrassowitz, indispensable. Il faut tous les remercier grandement.

L'existence d'un ouvrage de consultation qu'on puisse conseiller non seulement aux étudiants mais même aux spécialistes, et surtout au public cultivé se faisait sentir depuis des années, mais l'énormité de la tâche, sous son double aspect scientifique et financier, en a découragé plus d'un.

Le principe étant acquis il fallait définir plus précisément le public auquel on voulait s'adresser: à l'évidence ce ne pouvait être que le public éthiopien car c'était ce public qui avait le plus besoin d'avoir accès commodément aux informations que devait contenir l'encyclopédie. Dès ce moment le choix de la langue s'imposait: ce ne pouvait être que l'anglais, dont tous les Ethiopiens lettrés font usage.

Il fallait faire un choix quant au contenu: les articles devaient-ils être lus par les seuls universitaires, professeurs, érudits, désireux d'approfondir leurs connaissances, ou, comme je l'ai soutenu, convenir à tous les Ethiopiens ayant terminé leurs études secondaires, qui sont ceux qui ont le plus besoin de cet outil pour compléter leur savoir? Je pense qu'il faut se soucier du niveau de connaissance de leur propre culture par les Ethiopiens cultivés, car le niveau des études éthiopiennes en Ethiopie et hors d'Ethiopie en dépend. En effet, trop d'erreurs circulent de l'un à l'autre. Heureusement, à considérer ce tome I, il semble qu'un certain nombre d'articles ne souffrent pas d'un pédantisme rebutant. Ce sont les lecteurs éthiopiens qui jugeront si on a pensé à eux.

Que ses promoteurs le veuillent ou non, un dictionnaire, une grammaire, une encyclopédie, bref tout outil permettant de vérifier l'exactitude d'une information, devient un ouvrage normatif: il corrige, il complète. C'est ce que lui demandent ceux qui le consultent. Conscient de cela, Siegbert Uhlig a tenu à produire un «ouvrage de référence». Mais il faudra s'en servir prudemment et vérifier lorsque cela est possible l'exactitude des informations fournies.

C'est à formuler d'une manière ou d'une autre cet appel à une prudence critique que serviront les recensions à venir.

Le souci d'excellence qui a guidé S. Uhlig se manifeste sous d'autres aspects: le format est commode pour le lecteur, et se prête bien à l'illustration. Pour celle-ci, beaucoup de photographies sont peu connues, et certaines inédites. Les cartes sont très lisibles.

Ainsi notre communauté scientifique a offert aux Ethiopiens qui ne connaissent d'autre langue étrangère que l'anglais, et qui n'ont pas eu la chance de faire des études universitaires, un ouvrage qui leur permet de ne pas en rester là et d'accéder à un savoir d'un degré supérieur, à tout âge, et sans s'astreindre à suivre un cursus dont l'accès n'est pas facile. On peut espérer, compte tenu des faibles ressources individuelles des lettrés éthiopiens, qu'ils trouveront un exemplaire de l'Encyclopédie dans toutes les bibliothèques – même populaires, surtout populaires – du pays.

Mais comment s'y prendre pour rendre compte d'une encyclopédie? Pour moi, je savais à quoi je m'exposais en acceptant la proposition qui m'était faite de rédiger une recension de ce premier tome «A–C» de l'*Encyclopaedia Aethiopica*. Il ne pouvait être question de lire successivement tous les articles du volume: une telle chose n'a pas de sens et produire de cette manière un compte rendu honorable exigeait un travail aussi considérable que celui de tous les auteurs réunis, sans autre perspective que de rédiger un volume deux fois plus gros, sans néanmoins arriver à la perfection souhaitable.

Il faut prendre les choses autrement, par le bout du lecteur et non pas par celui de l'auteur. Nous n'avons affaire ni à un roman, ni à un essai, ni à un discours, mais à une succession de fiches classées d'une certaine manière, arbitraire par définition pour ce qui est du contenu, puisque c'est l'ordre alphabétique, et dont les sujets sont autant que possible circonscrits avec précision. Je n'ai pas procédé pour rédiger la présente recension à une lecture complète d'un ouvrage qui est un texte discontinu. J'ai opéré une sélection aléatoire, sans choisir, ce qui ne va pas non plus sans inconvénient, ouvrant des pages au hasard, pour y considérer tel ou tel article sans idée préconçue. J'ai feuilleté l'ouvrage, tombant parfois en arrêt devant un article, et d'autre part j'ai recherché, mais pas systématiquement, deux sortes d'articles: ceux que la curiosité me poussait à consulter pour remédier à mon ignorance et ceux dont les sujets m'intéressaient personnellement. Voici les résultats de cette exploration.

Ouvrant le livre, je trouve l'article *Aşqu* ou *Aṭqu* qui va sûrement être une découverte pour le lecteur éthiopien contemporain. Certains auteurs comme Rüppell, qui ont connu le personnage, l'appellent *Aṭqum*. Cette variante ignorée de Gobat et des frères d'Abbadie, mériterait d'être relevée, expliquée peut-être, éliminée sûrement. Car Eike Haberland, dans une brève et

suggestive notice, dont on aurait pu tirer parti, reprend – et donc diffuse – la forme utilisée par Rüppell (cf. *Three hundred years of Ethiopian-German academic collaboration*, Wiesbaden, 1986: 8–9 et 11; un portrait qui pourrait être celui du *liq* est reproduit p. 8).

Il se déclare *liqa liqāwnt* soit le premier d’entre eux; on espère qu’il y aura un article *liq* sous la lettre L. (Arn. II: 77). Arnauld d’Abbadie logeait chez lui à Gondar, lorsque la maison fut détruite le lundi 20 *mäggabit* 1834 *a.m.* (28 mars 1842) par un incendie dû à l’imprudence d’un serviteur d’Arnauld. Echappèrent au désastre deux grands coffres contenant des «actes publics et des titres territoriaux remontant à plusieurs siècles» (*ibid.* 73). Mais quelques manuscrits furent endommagés; la collection de manuscrits d’Arnauld fut totalement détruite, ainsi que «bien des trésors littéraires recueillis depuis de longues années par le savant Liq» (Ant. *Catal.*: 186). Un «antique siège massif en bois étranger» qui était «le siège d’honneur du chef des Liqawnt» disparut dans le désastre».

Il semble que le vieil homme ne survécut pas longtemps à ce malheur, mais Antoine, qui a pris la peine de noter la date de l’incendie dans son agenda n’a pas noté la date de la mort du *liq*. On observe que si le *liq* était vivant en 1842, date de l’incendie de sa maison, il n’était donc pas mort en 1840, comme peut le laisser croire la notice.

Continuons avec les personnalités. Il n’apparaît pas judicieux d’avoir réuni dans une seule notice les frères d’Abbadie. L’auteur de l’article semble avoir été gêné par cette réunion, d’autant que les deux frères ont eu en Ethiopie des activités très différentes. Les décrire séparément aurait mieux fait apparaître leur compagnonnage. Sur leur identité: leur père se nommait simplement Michel d’Abbadie (et non pas *Arnauld-Mikael d’Abbadie d’Arrast*). C’est le frère cadet Arnauld qui portait également le prénom de son père «Michel»; c’est aussi lui qui obtint en 1883 l’autorisation — pour lui seul — de joindre à son nom celui du domaine familial d’Arrast. Ses descendants portent encore ce nom. Ni Antoine ni leur père ne se sont faits appeler «d’Arrast». Antoine ne s’est jamais fait appeler «Thompson d’Abbadie», comme on peut le voir facilement à ses publications. Il n’a jamais joint au nom de son père celui de sa mère. Les documents officiels font naître Antoine le 3 janvier 1810. Ceux concernant Arnauld le font mourir à Urrugne (au pays basque) et non à Ciboure.

Avant d’aller explorer l’Ethiopie pour son propre compte, Antoine avait été envoyé par Arago et Becquerel, en 1836, au Brésil, pour y étudier les variations diurnes du magnétisme terrestre. Il exerça sa compétence en Ethiopie, ainsi qu’en témoigne sa publication en 1860 (le *Catalogue* est de 1859) d’une *Géodésie d’une partie de la Haute-Ethiopie*, qui aurait dû figurer dans la bibliographie. En ce qui concerne le voyage lui-même, sur lequel Antoine a peu publié, il n’aurait peut-être pas été superflu de signaler ma

publication d'extraits inédits («Fragments du *Journal de Voyage* d'Antoine d'Abbadie» dans les *Cahiers de l'Afrique et l'Asie*, t. V, 1959).

A juste titre l'auteur de l'article ne parle pas d'une «mission» d'Abbadie, qui n'a existé que dans l'imagination de quelques uns. Les frères d'Abbadie étaient des voyageurs indépendants, assez fortunés pour subvenir à leurs besoins. Ils avaient à cœur les intérêts de l'Eglise catholique, tels qu'ils se les figuraient, sans qu'aucune autorité ecclésiastique les ait chargés d'aucune «mission». De même pour leur pays, la France, et cela à une époque où tous les voyageurs en Ethiopie se considéraient plus ou moins comme des agents politiques bénévoles (avec ou sans mandat). Il faut complimenter aussi l'auteur de l'article de ne pas avoir repris les racontars plus ou moins fondés qu'on a répandus. Mais il n'a pas mis en lumière le «grand dessein» d'Antoine, pour lequel il avait requis le soutien de son frère cadet: la découverte de la source du Fleuve Blanc. Malheureusement ce fut un échec, et il eut du mal à l'admettre, ce qui peut expliquer la suite des événements, dont ses démêlés avec Beke (mentionnés dans l'article consacré à ce dernier).

Le lecteur curieux pourra se reporter à ma contribution «Les moissons du voyageur ou l'aventure scientifique des frères d'Abbadie (1838–1848)» dans les Actes du Congrès international Antoine d'Abbadie (v. la Bibliographie). Manque également à la bibliographie (*Sources*): C. Conti Rossini, «*Epistolario del debtera Asseggachègn di Uadlà*» dans *Rendiconti della Reale Accademia dei Lincei (RRAL)* VI (1) Roma 1925.

Arnauld a préféré recourir en Ethiopie à son second prénom: Michel, sous sa forme éthiopienne de *Mika'el*, et il s'est semble-t-il accordé à lui même le titre de *ras*. La partie de la notice à lui consacrée est très satisfaisante, mais il aurait fallu penser à compléter le texte par l'annonce de la parution du tome IV des *Douze ans* qui figure dans la bibliographie. A propos de celle-ci on peut regretter l'omission de l'ouvrage important de M. Abir: *Ethiopia, the Era of the Princes* (1968) et, pour une bagatelle, celle de mon article «Le mariage éthiopien d'Arnauld d'Abbadie», dans *Ethiopian Studies dedicated to Wolf Leslau*, 1983: 442–448 (qui semble pourtant avoir été utilisé). Le livre d'Alexandre Girard, *Souvenir d'un voyage en Abyssinie (1868–1869)*, Le Caire, 1873, aurait pu aussi être signalé.

Abbaa Magaal: concis et excellent portrait par Mohammed Hassen, également auteur de la notice sur *Abbaa Gomol* père d'*Abbaa Bagiboo*. Je lui signale qu'une partie des sources a été publiée: Arnauld d'Abbadie, *Douze ans* ... t. III: 258–263 et t. IV: 33, 58, 66. Arnauld l'appelle *Bofa* (au lieu de Bofo) et son «nom de cheval» est tantôt *abba Gombol* tantôt *abba Gomol*. On y trouve un portrait très intéressant de ce guerrier, dont le tombeau est devenu un lieu d'asile. Son fils jure par sa mort, comme il convient.

Abbäbä Arägay — L'article consacré à ce policier qui fut l'un des premiers résistants du Choa, et l'un des rares résistants nommés à des postes de confiance dans l'appareil d'Etat par l'empereur, est très satisfaisant. N'aurait-il pas fallu vérifier qu'il avait été chargé de réprimer les révoltes antifiscales des paysans du Godjam de l'hiver 1949? Manque à la Bibliographie le substantiel article de Salome Gebre-Egziabher «The patriotic works of *Däğazmač Abärra Kasa* and *Ras Abbäbä Arägay*»? (RICHARD PANKHURST – STANISŁAW CHOJNACKI, *Proceedings of the Third International Conference of Ethiopian Studies* [3–7 April 1966], Addis Ababa juin 1969: 293–313.). De plus il manque à ce tome un article *Abärra Kasa*.

Abrähäm Dämmoz — La notice qui est consacrée à cet intellectuel est très insuffisante. Un point mineur: il n'est pas certain qu'il soit né à Asmara. Est-il né à 'Alitena ou y a-t-il seulement étudié?

C'est en 1970 que la famine, conséquence de la sécheresse qui atteint l'Éthiopie, prend une intensité dramatique. Cependant que les autorités s'efforcent de cacher cet événement les professeurs de l'Université, et parmi eux A.D. fondent un comité universitaire de lutte contre la famine, en apportant sur le terrain une aide concrète aux sinistrés, et en alertant l'opinion nationale et la presse mondiale. En 1973 les étudiants à leur tour dénoncent l'attitude du gouvernement devant la famine au Wollo et au Tigray. Répression. La première rébellion de l'armée éclate en janvier 1974 à Asmara. D'autres suivront dans tout le pays. Mutineries, grèves, manifestations se succèdent. Le 20 mars 1974 l'empereur crée une Commission de révision de la Constitution. On dit à Addis Abäba qu'A.D. en fait partie et qu'il se voit un avenir politique important. Les événements dramatiques se succèdent, symptômes d'une crise profonde: 28 juin de la même année proclamation de la création du *därg*, le 11 septembre projection du film de Jonathan Dibleby sur la famine de 1973, le 12 déposition de l'empereur. A une date non précisée de 1974 A.D. choisit de s'exiler aux U.S.A., soit que la tournure antidémocratique prise par les événements lui déplaise, soit qu'il ait renoncé à avoir une action politique dans l'Éthiopie nouvelle qui se prépare. Il est recruté par la NorthWestern University comme directeur de son Programme d'Études Africaines, poste qu'il occupera jusqu'en 1980.

Pour mieux cerner le personnage on pourra ajouter qu'il était sincèrement démocrate, moderniste (s'opposant ainsi aux tendances conservatrices) et qu'il s'intéressait aussi à la musique éthiopienne. Il participa de près aux Conférences internationales d'Études éthiopiennes. A l'occasion de la Cinquième Conférence qui devait avoir lieu à Varsovie, le gouvernement polonais étant revenu sur ses engagements le Comité d'organisation demanda à Joseph Tubiana de l'organiser en France, chose qu'il n'était pas facile

d'improviser. Finalement la conférence eut lieu à Nice en 1977 et ses actes furent publiés en 1980. De manière inexplicable A.D. joignit ses efforts à ceux de R. Pankhurst pour empêcher la Conférence de se tenir en France, alors qu'il était un de ceux qui l'avaient proposé. Ils n'imaginèrent rien de mieux que de convoquer une conférence parallèle et concurrente, avec de gros moyens financiers, qui eut lieu en 1978 à Chicago, numérotée impudemment Cinquième conférence et firent tout leur possible pour créer l'ambiguïté et faire oublier celle de Nice.

A ce propos je remarque qu'il n'y a pas dans ce volume, à la lettre C, de notice «Conference». C'est d'autant plus regrettable que, par leur succession, ces conférences ont joué un rôle spécifique dans le développement des études éthiopiennes. L'historique de ces réunions tracé par Rita Pankhurst est particulièrement tendancieux.

Quelques années plus tard A.D. stupéfia le petit monde des éthiopiens en diffusant un pamphlet virulent qui s'en prenait à quelques collègues européens et américains non nommés (dont apparemment son ancien maître W. Leslau) auxquels il reprochait d'accaparer le domaine des études éthiopiennes. Ce document, qui doit se trouver dans quelques archives, mérite de figurer dans l'histoire de nos études: c'est la première réaction nationale franchement critique qui reproche aux étrangers leur position dominante au détriment des nationaux (cf «Nouvelles de l'*aresæ*, t. 22, n° 94, Juil–Sept. 1994). On souhaite qu'il se trouve un chercheur éthiopien pour écrire une ample biographie de ce savant divers et engagé.

Abu ʿAnḡā — L'article bien fait consacré à cet émir mahdiste dont le nom propre était Hamdan (Abu ʿAnḡā n'étant qu'un nom de guerre), pourrait être enrichi par l'indication qu'il avait reçu le titre d'*émir des émirs* et que c'est avec l'émir Zaki Tamal qu'ils envahirent l'Éthiopie par l'ouest, infligeant une défaite aux troupes venues du Godjam commandées par le negus Takla-Haymanot, connu auparavant comme *ras Adal* (nom que certaines sources déforment en *Adar*), et saccageant ensuite Gondar en 1888. Les lieux, et les dates précises divergent selon les sources: il faudrait essayer de serrer les choses de plus près.

Auparavant une première incursion mahdiste en territoire éthiopien avait été conduite par un subalterne de l'émir Mohammed wad Arbab, à l'insu de ce dernier qui commandait à Gallabat. Pour répliquer à cette attaque surprise le ras Adal, en janvier 1887, lance un raid éthiopien qui s'arrête au-delà de Gallabat, à mi-chemin de Gadarif. L'émir wad Arbab est tué. L'armée du Godjam se retire.

A son tour, le 9 janvier 1888 Abu Anḡā conduit un raid de représailles qui vise Gondar, la capitale historique. Les «Derviches», comme les appellent les

Ethiopiens, font irruption en Ethiopie en franchissant la frontière à *al-Matamma*, localité éthiopienne, malgré son nom arabe, située sur la rive droite du torrent qui sépare l'Ethiopie du Soudan. Il y a une autre localité du même nom au Soudan, située sur le Nil, au nord de Khartoum. Il ne faut pas s'y tromper. La localité de *Gallabat* (en arabe écrit *al-Qallabat*) est du côté soudanais, sur la rive gauche du torrent, à environ 4 km de celui-ci. Elle n'est pas vis-à-vis de Matamma.

Les troupes du ras Adal sont incapables d'arrêter les mahdistes. Les sources soudanaises indiquent que le combat eut lieu près de Gallabat, ce qui est très approximatif. Une source éthiopienne qu'on ne peut écarter à la légère nomme *Dälgé*, sur la rive nord-ouest du lac Tana. Tout cela laisse perplexe.

Après leur combat victorieux du 21 janvier 1888, les mahdistes entrent dans Gondar le 23. Le saccage de la ville dura deux jours: destruction d'églises, exécution de prêtres, réduction en esclavage de femmes et d'enfants (dont la femme et une fille de T.H.) ramenés avec les prisonniers.

On pourrait joindre à la bibliographie le travail de Zäwde Gäbrä Sellase (1971).

Agäññähu Engäda — Durant son séjour à Paris il a confié à Marcel Cohen et à Griaule des textes amhariques qui ont été publiés, ainsi que des notes sur les jeux d'enfants.

Aklilu Lämama — Excellente idée de consacrer un article à ce savant. On aimerait avoir lieu et date de décès. Bibliographie (Lit.): on peut noter que le magazine français à grand tirage *Le Point* a publié à son sujet, le 24.8.2001 (p. 52–53), un article intitulé: «La "miraculeuse" plante éthiopienne».

Alula (ras) — Bonne monographie de Ehrlich.

Andrzejewski B. W. — Notice beaucoup trop brève.

Balugani — Le dessinateur compagnon de Bruce n'a pas été oublié. Mais il n'est pas cité dans l'article consacré au voyageur.

Bərhanu Dənqe — On ne saurait enfermer dans une sèche et académique notice la personnalité d'un écrivain et homme politique, à plus forte raison celle de B.D. Il doit encore rester des gens qui l'ont connu, en particulier *ato Dəsta Haylu* dont la pharmacie (à l'origine sur la Piazza) était le rendez-vous de plusieurs intellectuels éthiopiens, qui avaient l'habitude de se réunir aussi chez *Tamrat Amanuel* [Täamrat Emmanuel] dans le haut de Churchill Road, formant une véritable et libre «académie» semblable à celles de la Renaissance européenne. A la pharmacie, que je fréquentais lorsque j'étais dans la capitale, la conversation était agile, souvent caustique, comme il sied à des hommes intelligents et libres. B.D. y tenait sa place; j'en ai gardé le souvenir d'un esprit clair et bienveillant; sa conversation était agréable.

C'était un patriote à l'ancienne mode ce qui, après la libération signifiait démocrate et intègre; il n'avait pas besoin de prébende pour assurer son dévouement et n'hésitait pas à critiquer les gens en place. En cela il était très proche de T.E. Les raisons de sa rupture avec l'Éthiopie impériale ne sont pas obscures; ce sont les mêmes que celles de T.E. ou de Gurmu, à la même époque. Les titres de ses publications après son choix de l'exil (notamment «En quête de vérité») sont explicites.

On disait qu'il avait commencé ses études à *əntotto*, centre réputé pour la vigueur de ses *däbtära*, et, au moment où je l'ai rencontré, qu'il était un *däbtära* de *Männagäša*. Je crois me souvenir qu'il avait eu des fonctions diplomatiques en Suède; on pourrait vérifier si c'est bien de Stockholm qu'il avait signifié sa rupture avec l'Empire. Ses livres d'histoire sont clairs et bien écrits. Sa pièce de théâtre, en alexandrins, comme c'était la mode à l'époque, est très ennuyeuse et plate. Il semble qu'il y égratignait à mots couverts ceux qui voulaient installer en Éthiopie une nouvelle «dynastie». Si c'était le cas, cela n'a pas plu. Il a écrit ensuite surtout pour exposer les raisons de sa rupture.

Un dernier mot: il n'est pas convenable, dans une œuvre de référence, de citer un ouvrage sur la littérature amharique dont l'auteur ignore cette langue.

Bərru Goššu – On est surpris de ne pas voir dans la Bibliographie les quatre volumes du «Voyage» d'Arnauld d'Abbadie.

Bərru Wəbe – Utile contribution à l'histoire de la conversion des Falacha par la mission protestante. A noter que le district d'origine de B.W. est le *taq^wusa*. Le *dagussa* est une céréale. Les missionnaires ont sans doute transcrit *d* la prononciation germanique du *t*. A l'inverse, les Éthiopiens ont noté *fəlat* le nom du missionnaire Flad.

Besse – On aurait aimé trouver une notice sur le négociant Antonin Besse, dont Evelyn Waugh nous a laissé un portrait inoubliable, et qui a grandement contribué au développement économique de l'Éthiopie. Il a eu l'audace de défier le tout puissant Chemin de Fer Franco-Éthiopien, dont les tarifs lui paraissaient prohibitifs, en faisant transporter ses marchandises par avion, ce qui lui évitait de passer par Djibouti et de se soumettre à la taxation en vigueur sur les importations. Sa générosité lui a permis de fonder à Oxford le collège de l'Université qui porte son nom (*St. Anthony*).

Bruce – Il est permis de juger que Bruce a été le plus important des voyageurs venus en Éthiopie entre l'expulsion des jésuites et le voyage de Salt, mais il n'est pas décent de passer sous silence le séjour de Poncet, invité par le *nəgus*, et dont Bruce lui-même a fait cas, qui fut, entre autres choses, le premier européen à voir Gondar. L'auteur de l'article ne renvoie pas à *Balugani*, article qui n'a pas pu lui échapper. Il ne situe pas Bruce dans son

temps, ni ne rappelle que Bruce, en Algérie, a voyagé dans les Aurès. Ses voyages n'ont pas débuté en Ethiopie. Il ne précise pas ce qui distingue les travaux de Murray ni ceux de Beckingham.

Cerulli – L'article est très satisfaisant, cependant on aurait aimé plus d'insistance sur les travaux sur la langue du Kaffa, sur celles des Sidamo et des *ganġero*, etc. C'est à Cerulli qu'on doit la réunion du premier congrès international d'Etudes Ethiopiennes (Rome, avril 1959), congrès qui a été suivi de beaucoup d'autres, mais qui avait l'originalité de n'avoir pas d'autre caution que l'Académie nationale des Lincei. Tous les participants au Congrès avaient été invités personnellement par Cerulli, qui figurait toujours sur la liste des criminels de guerre de l'Ethiopie, où il ne pouvait se rendre, interdiction qui lui était devenue insupportable. Il y avait des participants érythréens vivant à Rome, mais pas d'Ethiopiens. Mais l'ambassadeur et écrivain *Gərmaččāw Tāklä Hawaryat* l'avait honoré de sa présence. Ce fut une réunion très brillante et de haut niveau. Aucun autre congrès n'a eu un tel succès.

Titres

Bäğərond – Ce titre est écrit *bäğər wānd* dans un document amharique que Conti Rossini date de la fin du 18^e ou du début du 19^e siècle et que j'ai publié à mon tour («La mosaïque abandonnée» dans *Le temps et la mémoire du temps*, 1995). Cinq des hommes nommés y portent ce titre, que j'ai traduit «maître artisan». Ce sont des gens aisés. Certains d'entre eux pourraient être des Falacha. On pense que c'est le seul titre qu'on puisse accorder à un Falacha. Je n'ai rien à proposer quant à l'étymologie.

čəqa šum – Ce titre n'est pas un titre inférieur de la hiérarchie impériale. Il est sans doute antérieur à celle-ci dans le droit coutumier éthiopien. C'est tardivement qu'il a été intégré dans la nomenclature. A noter que dans l'Ethiopie du nord *šum* dénote un rang très élevé, le plus haut avant qu'on ait eu l'idée d'employer le terme de *ras*: *šum agame*, *šum tämben*, *wag šum*, etc. Le *č. š.* était choisi par les paysans parmi les plus aisés des leurs. C'était la seule élection démocratique, mais peu formelle, en Ethiopie. Ce «chef de la terre» défendait les droits de ses mandants et veillait au bon ordre dans son territoire. C'était une sorte de maire du village, relativement indépendant du pouvoir. Il était essentiellement le conservateur d'un cadastre non écrit et arbitrait les conflits touchant à la terre. Les contributions traditionnelles dues par les cultivateurs étaient de son ressort, il les répartissait, les percevait et ristournait à son supérieur immédiat (généralement un *məsləne*) la part revenant à l'Etat. Il accueillait et surveillait les étrangers, éventuellement les logeait et leur fournissait le *dərgo*. C'est lui qui était directement en contact

avec les habitants. Lorsqu'il était absent sa femme le remplaçait, chose qu'on n'a pas assez souvent remarquée. L'antique démocratie villageoise conservait son rôle à la femme du chef.

Localités

°*Abbiy* °*Addi* — L'article est très satisfaisant. Il faut cependant déplorer l'omission de la gémiation de l'adjectif '°*abbiy* qui connote l'idée de grandeur, omission qui aurait pu être évitée si le toponyme avait été traduit: «le grand village». Rares sont les publications. Il aurait donc été utile de signaler les deux articles de Michel Perret, «Villages et paysans du Tambien»: *Cahiers d'Outre-Mer* (Bordeaux) 114, 1976 et «Le marché d'Abbiy Addi: les paysans et la ville»: *Cultures*, V (4), 1978: 99–110 et 4 pl. ht., qui relatent l'existence de deux faubourgs musulmans, dont l'un nommé Addi Eslam ou Addi Abärgällé est habité par les commerçants; sont mentionnés le voisinage d'une population agaw et le rôle des *šum tämben* dont le fameux *ras* Mikāēl Schul.

°*Addi Gälämo* – Fattovich a réussi le tour de force d'occulter totalement le rôle primordial de Jean Doresse et de son compagnon éthiopien Admasu Šifärraw dans le recueil et le transfert à la Section d'Archéologie d'Addis Abäba de la statuette (61 cm environ) représentée sur la photographie, en mars 1954. De l'article signé Caquot et Drewes mentionné dans la bibliographie, Doresse avait écrit: «L'étude de mes collègues ne mentionne point les circonstances ni les résultats de ma première inspection du lieu de la découverte» (Doresse, *L'empire ...* p. 78 et n. 1, et p. 79–91; v. aussi *Au pays de la reine de Saba*, 1956, p. 29). Il a raconté que cette statuette avait été découverte fortuitement, avec un petit ensemble d'objets archéologiques, par les paysans de la localité voisine et que le tout avait été recueilli par un notable qui les conservait chez lui. Il semble que Doresse et Admasu apprirent l'existence de cette trouvaille au cours de leur tournée de prospection archéologique au Tigré, et n'eurent aucun mal à se faire confier les objets pour le Gouvernement Impérial.

Addis Abäba – Trois articles sont consacrés à la capitale éthiopienne du XX^e siècle. Le premier et le plus long fait un historique de cette création, commençant en 1886 et s'arrêtant en 1974. Le second: *Modern Addis Abäba*, est plus bref et ne donne pas de dates. Apparemment il s'inspire surtout du recensement de 1994. Un troisième article consacré au Chemin de Fer paraîtra dans la lettre R (*Railway*). Un quatrième sur l'Université suit les deux premiers.

Le hasard de l'ordre alphabétique place à la suite l'article *Addis* °*Aläm*, très satisfaisant. Parmi les causes qui n'ont pas permis à Addis 'Aläm de

supplanter A. A. les milieux proches du Chemin de Fer mentionnaient la difficulté de prolonger la voie ferrée (surtout à l'époque) d'A. A. jusqu'à Addis ʿAlām. D'importants travaux s'avéraient indispensables. Il était donc permis de dire que la ligne du Chemin de Fer avait amarré la capitale à son terminus. D'ailleurs *lahgar* a joué son rôle dans le développement d'A. A. et le déplacement de certaines activités en basse altitude. On aurait pu également mentionner un autre projet de déplacement de la capitale, autour des années 60, soutenu semble-t-il par l'URSS, et dont les études avaient été poussées assez loin, qui fut abandonné. Le centre de gravité de l'Éthiopie semble définitivement fixé par le terminus du chemin de fer lorsque les autorités rejettent le projet des techniciens d'installer la capitale à *Bahār Dar*. Celle-ci a pris néanmoins une petite revanche en devenant, après la chute de la junte militaire, la capitale de l'État amhara (v. le bon et consciencieux article qui lui est consacré, p. 442–443).

Parmi les points forts que l'on aurait aimé voir soulignés il y a la volonté du *nəgus* Ménélik, après ses conquêtes en pays oromo, d'affirmer sa domination par l'implantation d'une capitale hors du royaume du Choa [le Vieux Choa] mais à proximité, en pays oromo. Sur le passé de cette occupation oromo, il y aurait à dire aussi. On aurait peut-être pu citer, pour remonter dans le temps, la ruine de l'église monolithe de Yākka (Mika'el) qui figure sur la carte de la p. 87, en haut à droite. On aurait également pu mentionner les restes d'habitations troglodytiques dans les environs. Devenu *aṭe*, Ménélik fut pratiquement obligé de faire de la ville nouvelle sa capitale fixe. Les toponymes oromo abondent sur le site de la future A.A.: *aqaqi*, *qäbänna* [or. qabbanaa], *läga dadi* [or. laga daaddii]; *əntotto*, *finfinni*, *gäfärsa*, *gulälle*, *arada* [or. araddaa] etc. Il aurait fallu préciser l'importance du dénivelé: de 2,300 m à 2,600m; les courbes de niveau ont modelé la cité et ses voies de communication. On est frappé de cet aspect lorsqu'on regarde de la gare l'Hôtel de Ville.

Il y aurait beaucoup à ajouter ou préciser sur divers points, mais cela aboutirait à allonger démesurément l'article. L'auteur a fait pour le mieux dans l'espace dont il disposait. Cependant il y a un grave manque dans sa bibliographie: le livre du géographe Edouard Berlan, *Addis-Abeba, la plus haute ville d'Afrique* (Grenoble, 1963) n'est pas mentionné. Comme tous les livres rédigés par des personnes ayant longuement séjourné en Éthiopie et n'ayant appris aucune des langues utiles, il n'est pas sans défauts mais il livre beaucoup d'informations. A-t-il été rejeté parce qu'écrit en français? La question se pose souvent à la lecture de ce volume. On ne pourrait que regretter que certains auteurs se soient enfermés dans la langue anglaise comme dans une prison de la pensée.

Addis Zämān – Cette localité, à l'est du lac Tana n'est pas mentionnée. C'est une ville nouvelle («Les temps nouveaux»), semble-t-il. Située sur la

carte routière de mars 82 à la bifurcation des routes de Gondar à Yfag et de Gondar à Däbrä Tabor, elle est devenue le chef-lieu de la province de *Libo*. Un centre administratif moderne a pu y être installé dans les années 1950. Ce genre de site hébergeait généralement un marché. Pakenham (1959) a situé A.Z. entre Emfraz et Dabra-Tabor.

Aksum – Dans ce tome I, la ville, la principauté, son histoire, sa culture, son hégémonie à caractère colonial, son rôle économique, sa monnaie, son expansion au détriment des populations indigènes, sa marque dans la genèse de l’Ethiopie comme nation africaine, ne pouvaient que lui valoir la part du lion. On ne sera pas déçu par tout ce qui concerne l’archéologie, malgré quelques notices qui peuvent être améliorées.

La première partie, *History*, est un exposé clair et aussi complet que possible de ce qui est acquis ou admis. Suit la partie *Archæology*, qui est plutôt un catalogue qui fait parfois double emploi avec la partie qui précède. Vient ensuite un chapitre sur l’église d’Aksum, dont l’auteur est le même Munro-Hay qui a écrit la partie historique. Le chapitre qui suit, bien centré, est consacré par G. Lusini au travail de Conti Rossini sur son *Liber Aksumæ*. Il y est fortement question des utiles notes documentaires qu’on trouve dans les blancs de certains manuscrits. Un autre chapitre complémentaire est l’*Aksumawi* toujours de Munro Hay. Cette série se termine par la notice *Aksumite Culture*, qui contient des éléments intéressants, mais on s’étonne d’apprendre (par défaut) que les gens d’Aksum ne cultivaient pas l’*ənsät*, sans doute inconnu de l’Arabie du sud. Il est à nouveau question d’Aksum, naturellement, dans la notice *Architecture* (pp. 323–324) et dans les notices *Bazen* et *Coinage*, enfin dans les notices *Army*, et *Archæology* (p. 319–322) où l’article du préhistorien Gérard Bailloud: «La préhistoire de l’Ethiopie» dans *Cahiers de l’Afrique et l’Asie* V, 1959: 15–43, première synthèse du genre, tout comme son travail de pionnier à *malkaa konturree* sont oubliés.

Dans ce vaste ensemble il y a beaucoup de redondances. Etaient-elles toutes inévitables? N’aurait-on pu demander à Munro-Hay de faire la synthèse de toute cette matière, en rendant à chacun sa part, bien entendu? N’est-ce pas là un des buts d’un travail collectif?

Il y a une autre histoire qui intéresse le chercheur qui travaille sur Aksum. C’est l’histoire des travaux sur le terrain lorsqu’il a fallu les reprendre après le départ des Italiens. Il faudra bien l’écrire pour qu’on comprenne le contexte politique dans lequel le groupe qui s’était fait donner le monopole de la recherche ne s’est pas montré à la hauteur de ses prétentions. La rivalité entre *Käbbädä Mikael* (courant en Allemagne pour recruter une nouvelle équipe d’archéologues!) et *Täklä Şadəq*, la création du Comité éthiopien pour l’archéologie, présidé par le prince héritier *Asfa*

Wäsän, les travaux malheureux de «restauration» du réservoir d'eau d'Aksum entrepris et terminés par un haut-fonctionnaire civil nullement qualifié, toutes ces péripéties n'ont rien de glorieux.

Enfin comment se fait-il qu'il n'y ait pas un article *Chittick*, pour rendre hommage à l'archéologue britannique qui a réussi à obtenir l'autorisation de reprendre à Aksum les fouilles que le français H. de Contenson s'était vu contraint d'abandonner? Comment se fait-il qu'il n'y ait pas d'article «*Azania*» consacré à la belle revue animée par Chittick?

Alitena — Notice soignée.

Ambobär — «Le col de la source salée»; village nommé à tort *Ambworo* [sic] par Leslau (1951); correction par Messing (1982). Les Israéliens y ont bâti une synagogue «moderne».

Anşokiya — Bon article, qui aurait pu relever que ce toponyme ancien, «Antioche», ne peut être le nom d'origine de la localité et qu'il marque l'influence du christianisme syrien au Choa.

Aringo — Il est bon de ne pas avoir négligé ce site historique. On aurait aimé avoir un plan des ruines ou une photo aérienne. Les archéologues italiens si actifs n'ont-ils pas visité cet endroit? N'a-t-on conservé aucun nom d'église?

Bure — La notice sur la localité de Bure est excessivement succincte. Il n'y est pas dit que Bure a donné son nom à la partie occidentale du Damot: «Bure Damot» tandis que la partie orientale est nommée «Däga Damot». Cela étant il aurait été judicieux de mentionner l'altitude de Bure: 2,230 m selon la *Guida*. On y parlait un dialecte de l'agaw méridional jusqu'à une époque récente (premier quart du 20^e siècle?). La position de Bure sur la piste caravanière reliant Gondar à Däbrä Marqos via Dangəla et Dämbeçça lui a valu d'être élevée au rang de siège de la Résidence du Damot par l'occupant italien. Il y a au moins un autre Bure, peut-être plus, dans d'autres régions. Prendre garde aux confusions.

Cartographie éthiopienne

Azēb — Ce point de la rose des vents méritait un bref article ou un renvoi.

— Il existe au moins un essai de carte de l'Ethiopie esquissé par un Ethiopien au 19^e siècle. Il se trouve dans le ms. Or. 39 de Frankfurt/Main. Il aurait pu être reproduit. Au centre de la rose des vents est placé Aksum. A l'extérieur du cercle on trouve à partir de l'ouest et en allant vers le nord: *tämben* — *sire* — *särawe* — *hamasen* — *bur* — *šäm'a* (?) — *agame* — *amba sənäyt* — *gärealta* — *ändärta* — *sähart* — *abargälle*. En fait l'auteur du croquis ne sort pas du Tigré.

Cartographie moderne — On se demande pourquoi l'*Atlas* du professeur Mesfin W.-Maryam, paru à Addis Abäba en 1970 n'est pas mentionné. A ma connaissance c'est le premier atlas d'Ethiopie publié par un Ethiopien, ce qui est un grand événement! Dans la bibliographie il se trouve à la dernière place: inconvénient d'une chronologie de gestionnaire commercial, inversée, qui ne permet pas de suivre les progrès de la connaissance et éventuellement de détecter les plagiat.

Djibouti (Boundaries) – Il est regrettable que dans un article spécialement consacré aux frontières de Djibouti ne soit pas signalée la modification consécutive à la cession à l'Ethiopie de la région d'Afambo, en 1954, qui a suscité beaucoup de mécontentement chez les Afar et aussi chez les Français.

Presse

Addis Reporter — Il n'y a que des compliments à faire sur la rédaction de cet article, tant pour la partie descriptive que pour le jugement. L'auteur devrait laisser aux «générations futures» une monographie complète accompagnée d'extraits de ce qui fut un grand moment dans la presse éthiopienne. On ne pourrait que s'en réjouir. Saluons, puisqu'il est question de lui, la mémoire de *Bä'alu Gärma*, dont le dernier roman lui a coûté la vie. Le titre en est difficile à traduire, c'est aussi un clin d'œil pour initiés (pas seulement Erythréens). J'hésite entre «A présent» ou «Et maintenant?» Il ouvre sur un avenir improbable. C'est un chef d'œuvre à tous points de vue. Avec le temps son importance apparaîtra, aussi novatrice dans le domaine du roman que les premiers poèmes de *Mängästu Lämna* dans celui de la poésie et ses comédies dans celui du théâtre. Saluons également *Sälonon Deressa*, journaliste, critique d'art et poète remarquable, sans oublier *Gädamu Abräha*.

Bərhanəmma Sälam – Cet article a le grand mérite de partir de la collection du célèbre journal, quasiment «officiel» à certaines périodes, et incite à des études plus poussées sur ses collaborateurs.

Alimentation

barley (*gäbs*) — Cet article a été très consciemment rédigé et avec grand soin et il faut en louer les auteurs, mais par moments il semble qu'ils aient perdu de vue qu'ils ne s'adressaient pas uniquement à un public d'agronomes. Il aurait fallu insister, pour les autres catégories de lecteurs, sur le fait que l'orge est une céréale peu exigeante, qui réussit bien dans les climats froids (à l'inverse du maïs, ce nouveau venu), que son utilisation

première est la fabrication de diverses sortes de bières de ménage, qui nourrissent autant qu'elles désaltèrent et au besoin qu'elles enivrent! et qu'il est indispensable d'en fournir aux travailleurs venus pour aider, que pour la crêpe on préfère la farine de *tef* et pour les pains (levés: *dabbo*, azymes: *qitta*) la farine de froment, mais qu'on peut faire du *dabbo* d'orge, mais la pâte ne lève pas bien, et que les *qitta* pour la bière sont toujours faites d'orge. Un détail: l'amharique *gat* est le correspondant exact du tigrigna *geat*.

D'autre part des expressions vagues, telles que «sources agree», «there is evidence», «cultivation is believed to have coincided», «some scholars», «some authors», «valuable indigenous knowledge» etc. ne sont pas satisfaisantes, faute de références.

Les auteurs insistent à juste titre sur l'importance de l'orge dans l'alimentation telle que la souligne le folklore. A l'exemple qu'ils citent j'ajouterais ce distique peu connu des chercheurs, qui lui répond, qu'on chante pour la fête de *mäsqäl*: «*attäk^wura gäbsä g^wommän bawätät näfsä*» («orge ne sois pas trop fière, car c'est le chou qui nous a sauvé la vie!», *i.e.* c'est grâce au chou qu'on a pu traverser la période de soudure, en attendant les orges hâtives qui commencent à mûrir vers la *mäsqäl*).

On pourrait ajouter la note très précise de F. Enguehard «Le paysan d'Ankobar et l'orge» (*Nouvelles ARESAE*, 28 (122) janv. 2000.

Droit

afärsata – C'est une procédure d'enquête publique qui n'a rien de commun avec le *leba šay* ni avec le concept de châtement collectif. Le juge présuppose que tous les habitants du village ont pu être témoins du crime ou du délit et les appelle à témoigner devant lui.

Religion

andämta – L'article est très confus, il est difficile de s'y retrouver. En effet, la connaissance de l'A. s'acquiert dans les écoles et ne sert que dans les écoles où l'on étudie les textes sacrés. Le terme lui-même peut se traduire par «Commentaire». On pourrait dire aussi «la Glose». C'est un commentaire exégétique qui ne se présente pas comme un texte suivi mais comme une collection de notes de sources diverses, plus ou moins brèves. Lorsque l'exégète dans sa leçon fait état de plusieurs gloses, il les présente toutes sans choisir, ce qui lui évite d'argumenter. Il introduit chaque nouvelle glose par le terme *andäm* (ou *andämm?*) qui peut se traduire par «un autre [dit]», ou «autre [glose]». Bien entendu, tout cela est oral. Le terme *andämta* n'est pas connu depuis longtemps et on ne sait pas depuis quand il est en usage. Il ne semble pas connu de Ludolf. Il est formé du

suffixe *-ta*, bien décrit par M. Cohen (*Nouv. Et.*:88) dans ses divers emplois. Ce «Commentaire», si on veut bien lui donner ce nom, est un corpus ouvert au sens que l'exégète peut l'enrichir à sa guise et suivant ses connaissances. La méthode est toujours la même: il avance une traduction littérale ou une glose, dont il n'est pas forcément l'auteur, d'un passage du texte et la fait suivre de toutes celles dont il a connaissance, en faisant précéder chacune du mot *andəm*. D'où *andəmta*.

Comme on sait, le texte éthiopien de la Bible est en guèze, langue ancienne. C'est une traduction du grec, lui-même parfois traduction d'une langue sémitique. Souvent le texte sémitique est obscur, présente des difficultés qui ont embarrassé les auteurs de la version grecque, qui ont pu à leur tour introduire des passages énigmatiques, surtout lorsqu'ils n'ont pas compris l'original. Le texte guèze reflète toutes ces ambiguïtés et ajoute encore d'autres obscurités. Le professeur, qui traduit et explique en amharique le texte guèze à des étudiants a la possibilité de se contenter d'une traduction simple, mais il ne faut pas qu'un texte sacré soit mal compris, donc il commente. Il dit tout ce qu'il sait. Sans aucun doute le modèle de l'enseignement religieux éthiopien se trouve au Proche Orient, en Syrie; mais on trouve en Ethiopie cette soif de lever le voile sur l'inconnu qui détermine les gnostiques. Et une absence d'esprit critique.

La pratique du commentaire exégétique a été bien décrite par Antoine d'Abbadie: «L'enseignement est oral et traditionnel en Ethiopie, et varie par conséquent d'une école à l'autre. Les *māmhəran*, professeurs, apprennent par cœur et font nécessairement varier la parole de leurs maîtres. Mais quelques nobles, zélés pour la religion et peu instruits dans la langue *gə'əz* ou sacrée, ont fait mettre par écrit l'enseignement des professeurs.» (Abb. *Catal.* p. 160). On appelle ce commentaire exégétique *tərgum* ou *tərgwame*. Le terme d'*andəmta* se réfère à la variété des sources. Il est moins connu.

L'article aurait gagné à offrir au lecteur un ou deux exemples. D'autre part il n'est pas très sérieux de dire que la Reine de Saba a amené en Ethiopie l'Ancien Testament! On ne peut considérer la recherche sur l'*andəmta* comme très prometteuse. C'est une voie sans issue, quels que soient le zèle et la foi de ceux qui s'y engagent.

Le passage de l'oral à l'écrit, imprimé et non plus manuscrit, au 20^e siècle est marqué par la série de publications de textes avec leur commentaire des années 20, aux dépens du Prince Héritier, qu'il aurait fallu mettre en valeur. Mais il y a eu plus tôt des commentaires manuscrits. J. Bruce en a rapporté, et d'autres après lui.

La première partie de la bibliographie, consacrée aux sources, est très copieuse, mais le désordre dans lequel celles-ci sont chronologiquement énumérées: 1950, 1917, 1916, 1951, 1948, 1967, 1963, 1915 etc. montre

l'incapacité des rédacteurs à ordonner et maîtriser leur sujet. La deuxième partie «Littérature» est ordonnée de manière intelligente et respecte l'ordre chronologique, qui fait apparaître la progression de l'étude et le rôle fondateur de R. Cowley, mais laisse sceptique sur l'aboutissement de ces travaux. Les rédacteurs se seraient épargné quelques critiques s'ils avaient bien voulu tenir compte des remarques que j'ai formulées dans la note «*Dawit: Naïfs méandres*» (*Nouvelles de l'aresae*, 24 # 103 sept. 1996). Le lecteur aura intérêt à se reporter à l'article «Cowley», qui n'est pas signalé et qui éclaircit bien des choses.

Calendrier (*calendar*) –

Chrétien – L'article augmente la confusion sur cette difficile question, plus qu'il ne la dissipe, et cela d'autant plus que ce calendrier est devenu de toute antiquité (à quelle date?) le calendrier officiel. Ne sont cités nulle part: Marius Chaîne, *La chronologie des temps chrétiens de l'Egypte et de l'Ethiopie*, Paris, 1925; Carlo Conti Rossini, *Tabella comparativa del calendario etiopico col calendario romano*, Roma, 1948; Joseph Tubiana, *Ethioconcord. A computerized concordance of the Ethiopian and Gregorian calendars*, Rotterdam, 1988.

Israélite – L'auteur aurait dû dire pour commencer que le calendrier civil des israélites éthiopiens est aujourd'hui le calendrier officiel (chrétien). Quant à leur calendrier religieux il aurait eu intérêt à prendre connaissance des commentaires méticuleux d'A.Z. Aešcoly sur les observations d'Antoine d'Abbadie sur les jeûnes et les fêtes, rassemblées dans l'article «Notices sur les Falacha ou Juifs d'Abyssinie d'après le "Journal de voyage" d'Antoine d'Abbadie» (*Cahiers d'Etudes Africaines*, II(1) 1961: 84–147); cf. pp. 115–124. Son article n'aurait pu qu'y gagner.

Au passage on regrette l'absence d'une entrée *Archives* dont l'utilité saute aux yeux. Voici ma petite contribution.

Au temps de Ménélik «les archives royales d'Ankober constituèrent le noyau des archives impériales d'Addis Abeba, gardées au Ministère de la Plume. Un peu avant l'entrée des Italiens à Adis Abeba en mai 1936, ces archives furent secrètement transportées et cachées au monastère de Dabra Libanos. Mais les Italiens les y découvrirent l'année suivante et s'empressèrent de les transporter à Rome. L'article 37 du Traité de Paix de 1947 les obligea à les restituer et une commission éthiopienne présidée par le Tsahafi Teezaz Walda Masqal fut chargée de les recevoir et de les classer.» (P. Petrides, «Etiologie et finalité des généalogies éthiopiennes.», PANKHURST – CHOJNACKI, *Proceedings of the Third International Conference of Ethiopian Studies* [3–7 April 1966], 327).

Monnaie

bərr – L'article laisse à désirer. Chacun sait que l'amharique remonte au guèze *bərrur* (forme verbale du type *nəgus*) pour lequel Dillmann a supposé une racine trilitère inusitée.

Manquent les expressions bien connues *näčč bərr*: «argent blanc» qui désignait le thaler d'argent et *yäityopya bərr*: «thaler éthiopien» qui désignait les billets de banque. A l'époque de l'introduction du dollar papier, le cours du change était de 3 dollars éthiopiens en billets pour 2 thalers d'argent.

coins – Il aurait été utile d'indiquer, pour les monnaies antiques, en guise de «sources», les établissements publics qui en conservent d'importantes collections (sans oublier le Musée de l'Ermitage à Saint-Petersbourg).

Populations

Agäw (ethnographie) – Nombreuses erreurs ou omissions.

Barya – On se demande comment l'auteur de l'article a pu omettre de relever l'expression «*barya* et *legewon*», fréquente dans les textes magiques, et de l'expliquer.

Beni Šangul – Mise au point tout à fait bienvenue sur un sujet pratiquement neuf.

Conclusion

Au terme de cet examen partiel d'un ouvrage imposant on a l'impression que ce volume comporte un grand nombre d'articles sérieux, dont les auteurs ont fait l'effort de pousser leur recherche d'informations aussi loin que possible et d'en faire un exposé clair. Il y a aussi, comme c'est inévitable dans ce genre de livre, surtout lorsqu'il s'agit d'une «première» dans l'érudition, quelques articles médiocres, et un très grand nombre d'articles dont les auteurs auraient pu faire un effort. Notre collègue Uhlig a eu le mérite de donner à un certain nombre de personnes qui se sont présentées comme compétentes l'occasion de faire la preuve de leur compétence, et il faut l'en remercier et l'en féliciter. On trouve dans ce tome I les signatures de savants dont le mérite était connu, et aussi celles d'une nouvelle génération d'éthiopiens, dont on attendait impatiemment l'apparition, et qui vient de faire ses preuves. Bonne chance!

Joseph Tubiana, Institut National des Langues et
Civilisations Orientales (INALCO), Paris